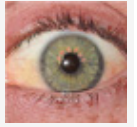


La nuit des morts-vivants



Un film d'horreur ou gore réalisé par George Romero en 1968,
 Une critique réalisée par Stephen le 17/09/2004 à 15h36



La fin de la civilisation.

Avec ce film au budget très mince, et malgré de nombreuses erreurs de réalisation et de montage, George Romero posait les bases d'un renouveau du cinéma d'horreur grâce à ses fameux morts-vivants. C'est uniquement pour cet aspect novateur que ce film vaut la peine d'être vu.

Après un générique d'une rare laideur sur une image fixe, nous découvrons Johnny et Barbara, frère et sœur venus porter une couronne de fleurs sur la tombe de leur père. Passons sur le dialogue ultra explicatif, un zombie arrive, tue Johnny et se met à poursuivre Barbara. Elle se réfugie dans une maison où un afro-américain ne tarde pas à la rejoindre. Celui-ci entreprend de barricader la demeure afin de se protéger de l'intrusion des morts-vivants. Puis, un couple et une famille, cachés jusqu'alors dans la cave les retrouvent. Une relation conflictuelle s'instaure entre le père de famille et l'afro-américain. Le premier veut s'enfermer dans la cave, le second veut rester à l'étage pour pouvoir fuir. Grâce à l'appui de l'autre homme, Tom, le groupe décide finalement d'un plan d'évasion. Mais la tentative échoue et Tom ainsi que sa fiancée Judy sont tués. Acculés dans la maison par les zombies de plus en plus désireux d'y pénétrer, le groupe est lui-même menacé par la petite fille malade restée à la cave. Elle dévore son père après qu'il a voulu s'emparer du fusil de l'afro-américain, puis tue sa mère. Barbara est quant à elle emportée par la foule de zombies qui se pressent aux ouvertures de la maison. Devenu seul maître à bord, l'afro-américain se réfugie dans la cave. Au petit matin, les gardes civils nettoient l'endroit. Le prenant pour un mort-vivant, ils le tuent.

Si le scénario peut sembler attractif sur le papier, ce n'est malheureusement pas le cas de la mise en scène. On ne compte plus les faux raccords, ni les décadrages, à tel point que si Romero était suisse et avait réalisé son film huit ans plus tôt, on aurait pu le croire initiateur de la Nouvelle Vague... Peut être exprime-t-il ainsi un refus du cinéma classique, pourtant rien ne paraît le justifier. Reste à connaître son discours concernant sa trilogie. A l'heure actuelle je ne peux voir en Romero qu'un apprenti cinéaste. Mais n'allons pas croire qu'il est un expérimentateur, quand il est seulement malhabile. D'accord, les acteurs ne sont pas tous très bons. De plus, le réalisateur parvient à instaurer une situation parfaitement crédible malgré le peu de moyens. L'utilisation d'un noir et blanc très contrasté dû à des contraintes budgétaires accroît le sentiment d'univers clos et manichéen (les vivants contre les morts, le jour contre la nuit, les blancs contre les noirs etc...) et donne cet aspect faussement expérimental que l'on peut attribuer à d'autres films.

Certes, mais cela n'empêche que Romero peine à développer clairement ses idées. Dénonce-t-il l'emprise de la télévision sur les mentalités ? La télévision est le seul contact avec le monde extérieur que connaissent les protagonistes (excepté la radio aux bruits très agaçants), et ils se conforment aveuglément aux ordres qu'elle leur transmet. Pourtant son message n'est nullement équivoque : dans une situation d'urgence, elle reste le médium le mieux adapté pour sauver des vies. Où est la critique ? Dénonce-t-il le racisme des Etats du vieux sud d'Amérique ? Le

personnage noir, qui n'a pas de nom, est en effet le plus actif du film, opposé au lâche père de famille. Or, il est tué par les hommes du shérif, car on l'a pris pour un zombie. Mais cela ne reste qu'une simple bavure, sans intention raciale. Blancs ou noirs, les zombies doivent être éliminés. Et c'est de très loin, caché derrière les barricades d'une fenêtre que le héros est tué. Les images fixes du générique final contribuent à entretenir l'idée d'un meurtre racial (l'afro-américain tiré par des crochets de boucher). Mais les zombies ne sont ils pas tous au même titre traités comme de la viande animale ? La seule conception valable dans ce cas, et bien peu explicite, est que les hommes ont régressé au rang de l'animalité pour pouvoir éliminer les zombies. L'afro-américain serait le dernier homme de notre civilisation, devenu une proie tant pour les zombies que pour les hommes transfigurés par la bestialité et le meurtre. Plus encore, le matricide dénonce-t-il la cellule familiale judéo-chrétienne, ou bien le manque d'éducation et d'attention donné à l'enfant ? Le film engendre certaines questions qui, peut être ne méritent pas d'être posées, puisqu'il ne propose aucune clé pour y répondre.

Au final, restent une sidérante séquence de cannibalisme orchestrée par une atmosphère sonore parfaitement adéquate, la fixation des règles de composition des morts-vivants (démarche désarticulée, voix d'outre-tombe, peur du feu, vulnérables au cerveau...), et le léger sentiment d'amertume que provoque la mise en scène.